

## Kierkegaard et la répétition : l'homme à la mesure de l'éternité.

Écrit à la même période que *Crainte et tremblement* Kierkegaard interroge les différents sens du mot « répétition ». Pris dans une histoire d'amour malheureuse avec Régine Olsen, l'auteur se déprend peu à peu du domaine esthétique, lieu des contingences sensibles ne permettant pas la répétition authentique : celle qui se fonde sur l'instant ou loge toute éternité. Nous expliciterons ce concept central et fécond de l'œuvre kierkegaardienne, cœur du drame existentiel et de la subjectivité.

### Présentation de l'intervenant :

Robin Devaux, professeur de philosophie dans le secondaire et analysant.

## Kierkegaard et la répétition : l'homme à la mesure de l'éternité

Bonjour à tous et à toutes. Je vais ce soir, tenter de vous donner un aperçu de la philosophie kierkegaardienne et plus particulièrement du concept de répétition. Kierkegaard n'est pas un penseur systématique et cela rend difficile le résumé clair et concis des concepts dans la mesure où ces derniers ne cessent jamais d'évoluer au cours de l'œuvre. Cela ne signifie en rien que l'auteur serait peut rigoureux ou méthodique, mais habitué que nous sommes aux systèmes et aux écoles, l'auteur ne manque pas de nous décontenancer toujours dans son œuvre luxuriantes et riche. Il est utile, avant d'évoquer le concept de répétition, central dans l'œuvre kierkegaardienne, d'opérer à un détour biographique. Cela ne veut pas dire qu'il faille juger de l'œuvre par la vie – bien qu'elle en soit un avatar – mais elle permet de mieux comprendre le contexte de l'écriture, de mieux appréhender certains concepts comme celui de la répétition.

Kierkegaard est le fils de Michael Pedersen Kierkegaard, homme de condition d'abord très modeste. L'histoire raconte qu'enfant – il devait avoir dix ans – il jeta une pierre de dépit et s'en prit à Dieu, le maudissant de le laisser dans le froid et l'indigence. Cela dû produire un effet profond, car il eu dès lors la ferme conviction d'être maudit par l'éternel et s'attendait qu'à chaque instant, les foudres de la colère s'abatte sur lui. Travaillant plus tard dans une bonneterie familiale, il fit fortune et eut des enfants, dont Kierkegaard qu'il eut avec une bonne.

Les enfants vécurent dans un climat que l'on pourrait qualifier de sombre... Le père, convaincu que les bienfaits qui lui arrivaient n'étaient que les gages donnés par Dieu afin de rendre plus terrible sa chute, il fit vivre ses enfants dans l'angoisse du péché, dans l'idée qu'ils étaient eux-mêmes issus d'une race désormais maudite. Pour mesurer le poids de ces paroles paternelles, rappelons que Kierkegaard fut très surpris de lui survivre et de dépasser l'âge de trente ans. L'œuvre de l'auteur est donc marquée par l'angoisse et le tremblement face à la figure de l'éternel. Selon les propres dires de Kierkegaard, il reçut « une éducation chrétienne stricte et austère qui fut, à vues humaines, une folie »<sup>1</sup>. Le piétisme dont est issu Kierkegaard met l'accent sur l'accès direct à la révélation, non pas médiatisé par une église ou par un catéchisme : dieu se manifeste personnellement au croyant et manifeste à chaque fois de manière inédite. Contrairement au quiétisme qui s'abandonne indolemment à l'amour de Dieu, le piétisme met lui l'accent sur la responsabilité du chrétien et sur l'insondable mystère de la foi. L'église mondaine et prétendument

<sup>1</sup>S. Kierkegaard, *Point de vue explicatif de mon œuvre d'écrivain*, in Œuvres Complètes, éd. de l'Orante, vol. 16, p. 54.

infaillible ne saurait prétendre à se constituer comme une médiatrice : le chemin vers Dieu engage hors du monde, dans la solitude et la crainte.

Cette tension entre la vie mondaine et la vie de l'esprit parcourt toute l'œuvre du philosophe. Lui qui commença par être un dandy – vaincu quelquefois par le remord – ne s'engagea pas tout de suite personnellement dans l'aventure. Ses premières œuvres, que l'on appelle les œuvres esthétiques, ont toute été rédigées sous pseudonyme, un masque derrière lequel l'auteur peut encore se défaire de sa position par une pirouette poétique. Il n'est pas encore le chrétien convaincu que l'on connaîtra plus tard : le pseudonyme lui laisse encore une porte de sortie, il peut se déprendre de ses engagements. La vie de l'esthète, rivé aux impressions sensibles est marquée par l'ironie. Le concept d'ironie, bien qu'il puisse évoquer l'humour est bien plutôt parent de la mélancolie ; c'est un mal de mer, un perpétuel décalage d'avec les choses : elle trahit une absence d'engagement, un désespoir virtuel. L'homme mondain risque vite de se trouver face à deux désespoirs : l'un virtuel et l'autre réel. En choisissant, je renonce au possible ; en ne choisissant pas, je ne peux m'incarner. La figure de l'esthète est marquée par la répétition, mais une répétition mauvaise qui ne trouve jamais son équivalence ; répétition compulsive qui ne parvient jamais à l'incarnation. Le séducteur, don Juan, mettent en scène leur plaisir, ils produisent l'effet, ils construisent une image d'eux-même à travers le regard de l'autre.

Superficiels et refusant de s'engager, ils se font de plus en plus fantomatiques et deviennent des rêves ou des œuvres d'art : « pénétrer dans l'esprit d'une jeune fille est un art, en sortir est un chef d'œuvre. » Le séducteur est bien dans une répétition, mais une répétition sans risque, sans tremblement ; il est dans une maîtrise totale. À la lecture du journal du séducteur, nous sommes frappés par la mise en scène permanente et la suffisance du personnage ; chaque posture est étudiée de telle sorte à produire son effet spécifique. Tout est calculé en vue de produire la jouissance de construire un monde pour la jeune fille. Rien de nouveau ne saurait apparaître dans cette répétition qui n'a pour but qu'une pièce de théâtre déjà écrite. Le séducteur est un metteur en scène, un comédien qui répète, justement, son rôle ; et s'il y a quelque chose d'obsène dans l'acteur, c'est précisément qu'il n'est jamais lui-même : il prétend être tout le visible sans jamais se montrer. Mais, de même qu'un esthète comme le des Esseintes de Huysmans devra choisir entre « la prison et le bain » la vie d'en-bas ou son refuge, de même que l'acteur présenté par Villiers de L'isle Adam commet un crime pour enfin connaître personnellement les tribulations intérieures de Néron, il y a chez Kierkegaard la nécessité d'une incarnation. Le séducteur vit le jeu de la vie, son caractère absurde sur le mode du pseudonyme et il se défait de sa responsabilité face au jugement de Dieu. Hors-la-loi par son ironie, il est un errant qui finirait par s'évaporer, sans substance aucune. La satisfaction que propose la chair est une répétition qui n'ouvre jamais à la nouveauté, mais seulement à la déception. Dans son texte, la répétition, Kierkegaard retourne à Berlin, y recherche les plaisirs qu'il y a eut ; mais en fait de nouveauté ou au moins d'une équivalence, tout se retrouve relégué à une puissance seconde, à des impressions évanescences et sans force. Cela n'est pas sans rappeler d'ailleurs, les déceptions du narrateur de la recherche, qui jouit davantage de son imaginaire que de la réalité ; l'épisode de la Berma en est un exemple paradigmatique. Autrement dit, la répétition du corps, que l'on pourrait appeler la répétition pulsionnelle, ne produit jamais que le même, un même qui perd, de plus, la fraîcheur première. Rien de nouveau ne saurait surgir du stade esthétique, seulement une répétition compulsive dans laquelle le sujet ne trouve jamais que lui-même. A ce titre, ces lignes issues des *Diapsalmata* est édifiante ; mélancolique Kierkegaard dit : « lorsque je crache, je me crache au visage ». Abolition du temps et de l'espace, la répétition de l'esthète ne propose qu'un narcissisme vide, un mort à soi-même que ne rachète ni le monde, ni Dieu.

L'érotique que Kierkegaard évoque longuement dans les *stades immédiats de l'éros* trouve son expression parfaite dans la musique qui « n'existe pas, sinon à l'instant où elle est jouée ». Pareillement, l'amour sensuel n'est qu'un « évanouissement dans le temps ». Cet instant rend impossible la présence de soi à soi par l'esprit, il provoque l'indifférence et ne permet pas la

naissance de l'individu qui ne peut se soutenir que dans le temps – nous verrons que l'Individu (avec un I majuscule) : le sujet qui se soutient dans le regard de Dieu, de l'Autre, ne peut se soutenir qu'à travers le paradoxe du temps humain et de l'éternité divine. Le don Juan quant à lui, est hors du temps et semble rire de la mort tout en fumant des cigarettes entre quelques blagues sur le cancer et les méfaits de l'alcool : il n'est engagé dans rien, c'est un joueur sans dépenses, sans espérance ; il drape son désespoir dans la causticité qui semble rire de tout. Celui qui rit de tout ne se soutient de rien n'est-ce pas ?

Quitter Régine, c'est renoncer à l'idéal de la perfection dans cette vie, c'est faire face à la réalité tragique que présuppose tout engagement de la foi. Aimer Régine, c'est aimer sa projection idéale. La rupture des fiançailles, c'est l'éclatement nécessaire de l'illusion esthétique. Il faut renoncer à l'illusion esthétique pour s'abandonner à Dieu, l'être surhumain.

Il y a donc la nécessité d'un deuxième stade (à ne pas entendre comme une figure dialectique, mais nous y reviendrons plus tard), le stade éthique.

Lassé des répétitions stériles que les jouissances sensibles ne peuvent combler, l'homme décide de vivre selon des lois : il désire fonder une famille, avoir des enfants, être intégré à la vie sociale. Pour reprendre l'excellent ouvrage de Vincent Descombes, *Les embarras de l'identité*, nous pouvons dire que l'homme éthique choisit à son sujet un complément d'objet, un complément d'identité : il faut bien choisir son rôle afin de mettre fin aux questions infinitives de Hamlet (« qui suis-je » et « pourquoi »). Le stade éthique correspond à la figure socratique qui vient nier le sensible pour proposer le modèle intelligible du bien en soi. Là où l'esthète demeure rivé aux impressions sensibles, ne soupçonne sa liberté sans la poser dans un dessein plus haut, l'éthicien se défait des choses finies pour vivre selon la loi. La répétition a lieu, mais elle a cette fois pour but une transcendance, une reprise dans l'éternité. Nous retrouvons également cette idée avec le peuple juif, interpellé par Elohim qui transmet ses commandements et met en garde contre les *elilim*, les idoles : le terme hébreu est éloquent car il signifie le néant. Le monde fini n'a que le néant à offrir : tout l'espoir est désormais tourné vers les règles plus hautes, un soutien dans l'éternité. Alors que la vie en esprit n'était pas possible pour l'esthète, trop occupé à jouir du sensible, l'homme éthique tente de réaliser dans sa vie des règles pour la direction de l'esprit. L'homme reconnaît enfin son insuffisance personnelle et se tourne vers l'être qui lui fait défaut. Seulement, la répétition du stade éthique peut se muer en une habitude. Voyant l'état des églises protestantes, Kierkegaard fulmine. De bons pères de famille vont s'agenouiller au temple, les bonnes dames respectent les prières, mais toutes ces bonnes gens ne vivent nullement dans le christianisme authentique. Considérer que la loi est donnée une fois pour toute nous rend paresseux. Considérer que Dieu n'est qu'un législateur, c'est méconnaître l'âpreté de la vie chrétienne, c'est le risque de faire du christianisme une école dogmatique qui se repose sur ses certitudes. L'homme éthique risque de s'endormir sur son chemin de velours : à nouveau, croyant respecter les lois, il ne risque plus rien, il n'est pas l'individu. L'homme du commun, l'individu avec un petit « i », se fond dans la foule ; il ne vit pas dans sa chair le drame de la subjectivité, le paradoxe de l'éternel dans le temporel. Respecter la loi n'a jamais fait le juste et croire que l'on a compris les décrets divins, la Parole de Dieu, nous plonge dans la stérile et machinale répétition des rites.

Le plan éthique finit par s'effondrer pour mener au « ressouvenir éternel de la faute » et au paradoxe incompréhensible de l'incarnation éternelle dans le temporel. L'homme est à nouveau attentif au message du Christ et découvre qu'il a besoin d'être sauvé, non par une récompense sanctionnant de bons services, mais par une grâce dont la certitude n'est jamais acquise. Dieu est strictement incompréhensible et ses attentes ne peuvent être interprétées par la raison. Cet intellectualisme, cette résolution du paradoxe dans la dialectique hégélienne ne peut rendre compte de l'inquiétude fondamentale de la psyché face à une voix qui ne laisse pas résoudre. Hegel abolit la contradiction grâce à sa dialectique qui, de médiatisation en médiatisation, d'*aufhebung* en *aufhebung*<sup>2</sup> parvient à l'esprit absolu, le cercle du savoir. Penser la contradiction comme un moment

---

2 Dépasser en conservant

qui pourrait être levé ne rend absolument pas compte du drame intérieur d'une âme qui est résolument séparée de l'être<sup>3</sup>. Chez Hegel, la conscience peut surmonter la dualité, elle peut devenir heureuse et surmonter le paradoxe et la séparation. Cependant, la conscience malheureuse, elle, désigne la subjectivité érigée en vérité ; une vérité qui ne parvient pas à l'unité avec elle-même : elle est une rupture avec la vie. Elle a « seulement la conscience de son contraire comme étant l'essence, et de son propre néant. » Cette conscience malheureuse est dépassée chez Hegel mais maintenue par Kierkegaard qui refuse cette résolution dialectique du paradoxe.

Ce qui distingue Kierkegaard de Hegel, ce n'est pas une distinction entre un optimisme ou un pessimisme, une attitude ou une position philosophique, mais bien plutôt une acception radicalement différente du concept de dialectique. Chez le premier, l'esprit surmonte les contradictions pour parvenir à l'absolu, chez le second, le sujet est pris dans la répétition qui est à chaque fois l'instant, un moment où l'éternité se manifeste dans tout son paradoxe. Il n'y a pas d'égalité de soi à soi chez Kierkegaard et cette rupture se manifeste dans chacun des moments de la répétition ; la répétition sans cesse renouvelée de l'acte de foi qui embrasse le paradoxe, son risque, sans le résoudre. La parole divine se manifeste par l'insistance de l'écharde dans la chair : le sujet est marqué par un manque absolu que ne pourra jamais résoudre une dialectique, si efficace soit-elle<sup>4</sup>. Là où Hegel est un penseur de la réconciliation par l'esprit, Kierkegaard est un penseur de la rupture : le sujet est soutenu par l'éternel qui sans cesse le questionne ; il est soutenu par un paradoxe incompréhensible qui toujours risque de faire voler en éclat ses certitudes éthiques ou sensibles. Vouloir synthétiser soi-même, se diviniser par sa propre volonté c'est un idéal menteur de l'imagination selon Kierkegaard. On ne peut surmonter l'abîme qualitatif (la différence de nature) par le quantitatif ( la différence de degré). Le jour où le christianisme devient un avec le monde : apocalypse. La rupture c'est la possibilité du temps dans lequel le sujet peut s'inscrire.

L'épisode d'Abraham dans *Crainte et tremblement* est très éclairant à cet égard. Abraham est mis en demeure par Dieu de sacrifier son fils, fils qui est lui-même un cadeau d'Elohim fait à des parents vieillissants. Cet ordre selon Kierkegaard est incompréhensible et c'est pourquoi le parcours d'Abraham peut être assimilé à un saut de la foi : il ne résout pas la contradiction mais il la vit au plus profond de lui-même, il est séparé de la vie. Dans ce moment là, il est dans ce que Kierkegaard appelle une « suspension téléologique de l'éthique », c'est-à-dire que les règles morales et la loi symbolique ne peuvent pas résoudre la nature paradoxale de la Parole qui demande à Abraham de sacrifier Isaac sur le mont *Moriah*. Dans la répétition du stade religieux, il s'agit du sacrifice de l'idéal mondain pour espérer le retrouver à nouveau dans l'au-delà : répétition dans l'éternité qui propose un nouveau absolu. Kierkegaard conservera longtemps l'espoir d'une telle réconciliation avec Régine, lui qui écrivit à son mari que dans l'éternité, elle sera toujours sa fiancée et non sa femme ! Il y a toujours en lui, l'espoir d'une réconciliation entre l'exigence religieuse et l'exigence éthique mondaine ; mais Kierkegaard ne retrouve que la répétition du sacrifice, de la perte. Le stade religieux propose une obéissance passive dans le jugement de la providence : dans le christianisme, compris par Kierkegaard, on ne peut espérer de répétition que dans la vie éternelle après la mort. Il faut pour le chrétien renoncer à la synthèse du temporel et de l'éternel dans cette vie qui n'a que l'angoisse et l'inquiétude à promettre.

« Le sérieux de la vie s'exprime dans le désir d'atteindre la perfection dans la vie quotidienne... mais un tel désir provoque toujours la souffrance, car l'idéal de la perfection ne peut être incarné dans la réalité imparfaite de notre propre existence... Pourtant, l'homme finit par aimer le portrait de la perfection d'une passion double, car plus on souffre pour une chose, plus on l'aime. Magnifique ! Mais en même temps, il lui manque quelque chose : l'aide ( à savoir la « répétition ») qui ne lui est

---

3 Si j'ai le temps, très bref excursus sur Hamman.

4 Kierkegaard est fortement marqué par la seconde épître aux corinthiens XII, 7-9 : « D'ailleurs, parce que ces révélations étaient extraordinaires, pour me garder de l'orgueil, Dieu m'a imposé une épreuve qui, telle une écharde, tourmente mon corps. Elle me vient de Satan qui a été chargé de me frapper pour que je ne sois par rempli d'orgueil. Au sujet de cette épreuve, j'ai prié par trois fois le Seigneur de l'éloigner de moi mais il m'a répondu : « Ma grâce te suffit, c'est dans la faiblesse que ma puissance se manifeste pleinement. » C'est pourquoi je me vanterai plutôt de mes faiblesses, afin que la puissance de Christ repose sur moi. » Paul ajoute qu'il parle en insensé.

pas parvenue de la façon dont il espérait ; c'était dans un tout autre sens qu'il était aidé – il est devenu plus fort. » (École du christianisme). Cet autre sens, c'est la grâce : c'est dans la conscience de sa petitesse, de sa nullité que l'être humain découvre l'éternel.

Le stade religieux, la foi est la véritable répétition dans laquelle nous retrouvons au double dans le monde éternel ce que nous avons abandonné dans le monde temporel. Le chrétien est prêt à imiter le Christ qui vécu l'angoisse la plus profonde : il n'a jamais été assuré de sa résurrection, abandonné par son père sur la croix. La répétition ne répond plus à une justice éthique, une rétribution comprise sur le mode humain, mais c'est une justice purement divine et éternelle. La contradiction ne peut se résoudre que sur un mode qualitativement différent de notre existence mondaine. Il faut croire que cela aura lieu ailleurs. De ce point de vue, la seule synthèse du temporel et de l'éternel c'est la répétition de l'événement christique même, le mystère irrésolu de l'incarnation.

## **Pour conclure**

Nous avons compris que le concept de répétition est central dans l'œuvre de Kierkegaard. D'abord esthétique, elle prend conscience de la nature vaine et finie des choses. Cette répétition est stérile et ne peut faire émerger une subjectivité, qui demeure prisonnière de son image. Le stade éthique, le respect de la loi humaine et divine ne permet pas non plus une subjectivité authentique : l'espoir d'une reprise dans l'éternité n'est jamais assurée et il n'est pas possible de faire du christianisme une suite de préceptes qu'il suffirait de suivre pour garantir le salut. La répétition est l'inquiétude la plus profonde, l'espoir jamais certain que sera repris dans un ailleurs les moments de l'existence. L'instant n'est pas l'éphémère, c'est un moment d'éternité au cœur de laquelle du nouveau peut surgir, moment épiphanique qui donne son sens à la fragile existence temporelle. Qui n'a jamais vécu ces affres ? Qui ne s'est jamais trouvé face à l'angoisse de l'absurde, la sensation que la vie est une non-valeur noyée dans l'éternité ? Qui n'a jamais connu ces accès de désespoir où tous les beaux instants gisent comme de vaines vanités, sans aucune consistance au regard de l'infini ? L'originalité de Kierkegaard, c'est d'avoir fait de la vie subjective le critère de toute vérité : lieu où se nouent le temporel et l'éternel, lieu de la répétition et du temps à partir duquel du nouveau peut advenir : ce n'est une nouveauté quantitative, mais une nouveauté qualitative : l'instant devient la plus pure expression temps qui trouve son écho dans l'éternité. Pensée du jugement, chacun de nos actes trouve donc son sens et sa place dans un plan transcendant. Avant Freud et Lacan, Kierkegaard avait senti que quelque chose d'extra-mondain se répétait. Ce n'était pas l'inconscient ou le grand Autre, la pulsion ou le réel, mais bien la Parole de Dieu, infinie et pourtant incarnée, qui ne cesse de harceler le sujet de ses questions. Questionné, interrogé par cette éternité en lui, cette écharde dans la chair, le sujet répète et répond, espère le nouveau qui ne se donne pas ici mais ailleurs. Le psychanalyste sait que l'inconscient ignore le temps et la logique, qu'il n'est pas une machine dialectique qu'il s'agirait de relancer : en laissant le sujet se répéter, il propose un autre monde où les déceptions s'entendent, la finitude s'apprend ; la parole peut s'ouvrir à son infinité et, au milieu des reprises, apprend à se juger et à se soutenir de sa propre éternité. Le sujet peut vivre au temps de l'inconscient et découvrir un sens nouveau à l'instant.